

FEUILLETON

FAUTE ET CRIME

TROISIEME PARTIE

(Suite)

—J'ai cru devoir m'en contenter en m'apercevant que j'avais abordé un sujet délicat, sur lequel il ne voulait pas se prononcer. Même chez ses meilleurs amis, il y a des choses intimes qu'il faut savoir respecter. —C'est vrai murmura la marquise. —Du reste, reprit le marquis, je ne crois pas que de Sistrera soit aussi indifférent à l'égard de la femme qu'il veut le faire paraître. J'ai pensé plus d'une fois qu'il avait eu de ce côté quelque désillusion et qu'il gardait dans son cœur le souvenir d'un amour malheureux. Mais, tu le comprends, Mathilde, je ne lui ai pas dit que j'avais cette pensée. Si je ne me trompe pas si de Sistrera a réellement une douleur secrète, il doit vouloir la tenir cachée. Ce serait de la cruauté de toucher à une plaie que le temps n'a pas encore guérie.

III

AU BORD DE LA MARNE

Le quatrième jour après la conversation que le marquis et la marquise avaient eue sur la terrasse du salon d'été, sorte de galerie qui ressemblait assez à une véranda des pays tropicaux, le comte de Sistrera arriva au château de Coulange.

Il s'était annoncé par une lettre que le marquis avait reçue la veille, et on l'avait attendu pour déjeuner.

Il fut accueilli à bras ouverts par M. de Coulange, et très-affectueusement par la marquise. D'eux-mêmes, les enfants lui tendirent leurs petits bras. Il les embrassa l'un après l'autre; puis il resta un instant immobile, les regardant avec une sorte d'admiration extatique. Il paraissait très ému, et on aurait pu voir deux larmes rouler dans ses yeux. Evidemment, son émotion se rattachait à un souvenir.

—Comme ils ont grandi, et comme ils sont beaux ! dit-il en se tournant vers la marquise.

Et tout bas, à l'oreille de son ami.

—Tu es heureux, Edouard, ajouta-t-il.

—Oui, mon ami, et tu vois ici toutes mes joies et tout mon bonheur, répondit le marquis, en montrant sa femme et ses enfants.

M. de Sistrera eut un soupir étouffé.

—Aurons-nous le plaisir de vous garder quelque temps à Coulange ? lui demanda la marquise.

—Hélas ! non, madame, je ne puis vous donner que quarante-huit heures.

—Seulement ?

—Edouard a dû vous dire qu'un congé était très-court.

—Oui, mais j'espérais qu'il peut-être...

—Dans notre métier, madame la marquise, on peut donner rarement une entière satisfaction à ses desirs. Ainsi, en présence de l'accueil gracieux qui m'est fait à Coulange, ce serait un bonheur pour moi de passer près de vous au moins une semaine; mais il faut que dans quatre jours, je sois à bord de ma frégate. Malgré le peu de temps dont je puis encore disposer, je n'ai pas hésité à venir vous serrer la main. Je ne pouvais passer à Paris, si près de vous, sans me donner le bonheur de vous revoir.

—C'est un bonheur que nous partageons, monsieur le comte. —Je suis convaincu, madame la marquise.

—Et comme vous avez quitté madame de Valcourt pour venir à Coulange, vous nous accordez, par votre trop courte visite, une faveur inappréciable.

—Je vais reprendre la mer, probablement pour quatre ans

encore, mais, à mon retour en France, je vous promets, madame la marquise, de venir vous demander l'hospitalité pendant quinze jours ou un mois.

—Nous retenons votre promesse, monsieur le comte, et si vous l'oubliez, Edouard se chargera de vous la rappeler.

Le déjeuner venait d'être servi. On se mit à table.

Après le repas, on passa dans le salon d'été, où on se livra pendant deux heures à une agréable causerie.

Eugène, qui s'était tout de suite familiarisé avec le marin, avait sauté sur ses genoux et s'y était installé sans façon.

—Eugène, tu fatigues M. le comte, lui dit le marquis.

L'enfant voulut glisser sur le parquet. Mais M. de Sistrera le retint en disant :

—Il ne me fatigue pas du tout ; du reste, il faut que nous fassions tout à fait connaissance. Je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouve d'avoir si vite acquis son amitié. Il paraît que ma rudesse de loup de mer n'a rien d'effrayant pour lui. Lorsque je reviendrai je suis sûr qu'il me reconnaîtra.

—Oui, je vous reconnaîtrai, dit l'enfant ; et puis, je penserais à vous souvenir.

Le comte l'embrassa.

—Il est charmant ! dit-il. Le marquis souriait. La marquise était rêveuse.

—Je ne t'oublierai pas non plus, reprit le comte avec émotion ; je te rapporterai quelque chose de mon voyage. Chaque fois que je tournerai mes yeux du côté de la France, debout sur le pont de mon navire, je reverrai ton doux sourire, ton visage rose et ton regard intelligent. Cher petit, tu vas être un de mes souvenirs.

Un instant après, le marquis se leva et proposa de faire une promenade dans le parc.

—Avec plaisir, répondit M. de Sistrera.

—Papa, veux-tu que j'aille avec vous ? demanda Eugène.

—Oui, nous t'emmenons.

L'enfant s'élança hors du salon en criant :

—Mon chapeau, mon chapeau !

—Et toi, Mathilde, viens-tu avec nous ? demanda le marquis.

—Je me sens un lasse, répondit-elle. Et puis, continuait-elle, un fin sourire sur les lèvres, vous avez probablement bien des choses à vous dire ; je veux vous permettre de causer librement. Ce soir, après le dîner, M. de Sistrera m'appartiendra et je me dédommagerai.

—Faut-il emmener Maximilienne ?

—Votre promenade sera sans doute un peu longue pour ses petites jambes ; je crois qu'il vaut mieux ne pas l'emmener.

—Alors, nous te laissons avec ta fille.

Eugène rentra dans le salon, son chapeau de paille à la main. Il revenait pour embrasser la marquise avant de partir.

Un quart d'heure plus tard, les deux amis causaient de leurs souvenirs de jeunesse, en marchant lentement au milieu d'une des magnifiques allées du parc.

Eugène, léger comme une gazelle, courait et bondissait joyeusement devant eux, fauchant à droite et à gauche la pervenche, la primèverre et le muguet. A chaque instant, il poussait un cri de joie, qui annonçait aux deux amis qu'il voyait grossir dans ses mains la gerbe de sa moisson fleurie.

Les promeneurs arrivèrent à l'extrémité de l'allée. Ils avaient devant eux une porte percée dans le mur du parc. Le marquis se disposait à prendre à droite une autre allée, lorsque M. de Sistrera s'arrêta, regardant la porte.

—Où conduit cette sortie ? demanda-t-il.

—Sur la Marne, répondit le marquis.

—Ah !

(A suivre.)

On demande 100 couturières pour faire des habits. Les plus haut prix seront payés pour les habits militaires. S'adresser chez P. C. AUGLAIR, rue Sparks.

Est-elle Morte ?

« Non ! Elle a languie et souffert, languissant durant plusieurs années. » « Les médecins ne lui donnaient aucun soulagement. » « Et en dernier lieu, elle a été guérie par les Amers de houblon dont les journaux parlent tant. » « Vraiment ! » « Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à cette médecine. »

Les souffrances d'une fille

« Depuis onze ans notre fille est cloûée sur un lit de souffrances. » « Par une complication des maladies des reins, du foie, du rhumatisme et la débilité nerveuse. » « Soumise aux soins des meilleurs médecins, » « Qui ont donné des noms divers à ses maladies. » « Mais de soulagement aucun. » « Et aujourd'hui notre fille est rendue à la santé par un remède aussi simple que les Amers de houblon que nous avons repoussés pendant des années avant de s'en servir. » LES PARENTS.

Le père va mieux.

« Ma fille dit : » « Quel changement pour le mien x mon père à subi depuis qu'il fait usage des Amers de houblon. » « Il est en santé aujourd'hui bien qu'on ait dit sa maladie incurable. » « Et nous en sommes d'autant plus heureux qu'il a fait usage de vos Amers. » UNE DAME DE L'UTICA, N.-Y.



CHEMIN DE FER

"CANADA AU NORD"

LA VOIE LA PLUS COURTE

ENTRE OTTAWA ET MONTREAL

Et tous les points à l'est.

CHANGEMENT D'HEURE

4 CONVOIS A PASSAGERS

Tous Les Jours

AVEC CHARS PULLMAN.

Raccordement à la gare Bonaventure, de Montréal, avec le chemin de fer Grand Tronc, Vermont Central, et les trains du chemin de fer Delaware et Hudson, dont les lignes s'étendent jusqu'aux Provinces maritimes, et aux villes de Nouvelle Angleterre, Troy, New-York, et New-York.

A partir du lundi 19, Nov. 1883, les trains circuleront comme suit.

Partant d'Ottawa. Arr. à Montréal.

8.00 a.m. 8.00 p.m.

4.50 p.m. 8.50 p.m.

Part de Montréal. Arr. à Ottawa.

8.45 a.m. 12.30 p.m.

4.30 p.m. 8.00 p.m.

Près de Montréal. Arr. à Ottawa.

8.45 a.m. 12.30 p.m.

4.30 p.m. 8.00 p.m.

Tous les convois à passagers se rendent directement à Montréal, sans changement de chars ni de locomotive et, indépendamment de tous les autres trains du Grand Tronc.

Les trains quittant Ottawa à 8 heures du matin se raccordent au Coteau avec le train direct pour Toronto et toutes les stations intermédiaires qui arrivent à Toronto à 10 heures du soir. Le train partant d'Ottawa à 4.50 p.m. se raccorde à la Station Bonaventure à Montréal avec l'express de nuit par le Vermont Central arrivant à St-Albans à 10.40 p.m., Burlington 12.10 a.m., Montpelier 1.00 a.m., White River Junction 2.55 a.m., Concord 5.35 a.m., Manchester 6.11 a.m., Nashua 6.55 a.m., Lowell 7.35 a.m., et Boston 8.30 a.m.

Ce train se raccorde à Nashua avec les trains pour Worcester, Providence et tous les points sur le N. Y. & N. E. R. R.

Le train partant de Montréal à 8.45 du matin se raccorde avec l'express de nuit venant de Boston et New-York via Springfield, quittant Boston via Lowell à 7.00 p.m., via Fitchburg à 6.00 p.m. et New-York à 4.30 p.m., arrivant à Montréal à 8.25 du matin.

CHEMIN DE PREMIERE CLASSE

ET RAILS NEUFS EN ACIER

Les passagers pour le Sud et l'Est changent de chars à la gare Bonaventure à Montréal où leur bagage est transféré sans frais extra et sans que le passager ait à s'en occuper.

Le bagage est coté pour n'importe quel endroit.

Les billets et tout autre renseignement peuvent être obtenus aux bureaux du Grand Tronc, rue Sparks, et au dépôt des billets, rue Elgin.

Le départ et l'arrivée des trains sont réglés d'après l'heure du 75^{me} méridien laquelle est en avance de trois minutes avec l'heure d'Ottawa.

D. C. LINSLEY, Gérant.

E. C. WINNIE, Agent général des passagers.

Ottawa, 19 Nov. 1883. 1an.

L. A. Olivier

AVOCAT.

Bureau.—Encoignure des rues Rideau et Sussex, Block d'Eggleston, Ottawa, Ont.

ARGENT A PRETER

Ottawa, 3 janvier 1883. 1an

AU CLERGE

OTTAWA PLATING WORKS

Toute espèce d'ornements d'église, tels que VASES, CALICES, PATENES, CIBOIRES, CRUCIFIX, OSTENSIOIRS, BURETTES, ENCENSIOIRS, CHANDELIERES, Et autres ornements d'autels.

Calices et Ciboures ornés au vermillon, une spécialité.

Le seul établissement de ce genre à Ottawa.

J. F. GARROW, 170, RUE SPARKS

Ottawa, 29 janvier 1883. 1a.

PILULES PURGATIVES. EXTRAIT D'ELIXIR TONIQUE ANTI-GLAIREUX DU D^r GUILLIE. Préparé par PAUL GAGE, Phien, seul Propriétaire, 9, r. de Grenelle-St-Germain, PARIS.

PARFUMERIE ORIZA de L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie. ORIZA-LACTÉ LOTION EMULSIVE. ORIZA-VELOUTÉ SAVON. ESS-ORIZA. ORIZA-VELOUTÉ POUORE DE FLEUR DE RIZ.

Strop des Enfants du Dr Goderre. Ce sirop est préparé avec l'approbation des professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

J. B. ARIAL, PEINTRE, DECORATEUR, TAPISSIER ET VITRIER. MARCHAND DE PEINTURE ET DE VITRES, 526 RUE SUSSEX OTTAWA.

Pilules de Noix Longues Composées. De McGALE. Pour la guérison de toutes les affections bilieuses, torpéur du foie, maux de tête, etc.

NOUVEAU MAGASIN DE PEINTURE, TAPISSERIE, VITRES ET DE DECORATION. No. 208, Rue DALHOUSIE, Ottawa.

Aux Inventeurs. J. Coursolle & Cie., Solliciteurs de Brevets d'Invention.

NOUVELLE MANUFACTURE DE BIJOUTERIES. Bloc de l'Hotel Russell, rue Sparks, Ottawa.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL. 82-ARRANGEMENTS D'HIVER-83.

TAPIS, TAPIS etc. MAISON DE TAPIS. D'OTTAWA.

C. H. DOUCET, Propriétaire. E. VEZINA, BIJOUTIER ET HORLOGER.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL. A partir de LUNDI, le 4 DECEMBRE, les trains voyageront tous les jours.

A. B. McDONALD, ENCANTEUR DE LA REINE. MARCHAND Commission.

M. A. DONALDSON, Farine préparée de première qualité. A. X. Talbot, AVOCAT.